

Du lieu caché de l'éthique

Jacques Quintin, Ph.D.
Université de Sherbrooke

Introduction

Je me suis référé à la formule de Nietzsche « Dieu est mort », comme entrée en matière, car elle se prête merveilleusement à ce contexte. En effet, il est permis de croire que l'éthique est presque enterrée si nous pensons que l'éthique a longtemps trouvé son fondement dans la religion. Depuis le constat de Nietzsche, il semble que notre société est en manque d'éthique comme si l'éthique avait complètement disparu. J'aimerais montrer que si l'éthique peut disparaître ainsi du champ de notre conscience, c'est en raison de la nature même de sa visée. L'éthique vise le bien ou encore la vie bonne, sauf que ce bien, comme la nature chez Héraclite, se cache. Ce bien ne se laisse pas saisir par la pensée calculante. Il est un objet innommable et fuyant qui échappe à toute saisie objective.

Quant à la vie bonne, elle se cache si bien, qu'il devient facile d'imaginer n'importe quoi à son propos. L'être humain se croit capable de l'enfermer dans des règles et dans des normes. Pire : dans des pensées qui garantiraient à l'être humain le bien-être. Ce faisant, l'être humain s'enferme dans l'objet de sa pensée (Platon) ou dans des jeux de langage (Wittgenstein) de sorte qu'il dort paisiblement d'un sommeil dogmatique (Kant).

Par conséquent, ce dont l'être humain a besoin, n'est pas de penser, mais d'éveil. Pour cela, il a besoin de dialectique, de discours faits de

questions, questions qui plongent l'être humain dans l'incertitude, et qui le confrontent à la condition humaine, ce lieu où l'on entend la parole dans laquelle quelque chose cherche à se dire. La question se pose à savoir si l'éthique tait et tue cette parole qui cherche à percer le mur du silence et du mensonge sur la destinée humaine ou si elle promut cette parole.

À quoi pense-t-on, *quid cogitatur*, lorsque l'on pose la question où se situe l'éthique? Cette question reçoit un sens philosophique dans la mesure où elle implique la question du devenir humain. Traiter de l'éthique, c'est s'occuper d'un phénomène de la conscience. Ainsi, l'éthique renvoie à l'expérience vécue de l'être humain. L'être humain se présente comme le moyen d'accès à ce qui se donne dans l'expérience. C'est de cette façon que l'éthique se présente dans la conscience. En ce sens, l'éthique est une présence. On peut alors s'interroger sur ce que veut dire cette présence? Quelle est sa signification? C'est ce que je chercherai à dégager. Toutefois, cette question philosophique ne relève pas de l'entendement ni du savoir-faire, mais de la sensibilité.

Ma démarche repose sur la phénoménologie. Grâce à cette méthode qui donne accès à l'expérience humaine, les sentiments, les états subjectifs, les tonalités affectives de même que la perception, l'imagination, le temps et l'habitation retrouvent leur dignité philosophique. La finalité de la méthode phénoménologique consiste donc à parvenir au sens enfoui sous les constructions de l'entendement. Ainsi, à l'intérieur d'une démarche phénoménologique, l'éthique n'existe pas pour dire quoi faire, mais comment recevoir. Dans son essence, l'éthique devient ainsi une esthétique. De là, la question : comment l'éthique permet-elle d'assurer sa propre réception? À l'intérieur d'une éthique authentique s'opère une conversion. D'objet, elle devient le sujet qui fonde l'existence humaine. De là, il en découle que l'existence humaine se fonde sur l'art de la réception.

La question de l'éthique

Heidegger commence son livre *Être et temps* avec une citation de Platon tirée du *Sophiste*. Je la reprendrai, mais à l'intérieur de notre questionnement : où se situe l'éthique? Manifestement, nous croyons

depuis longtemps être familiarisés avec ce que nous voulons dire lorsque nous utilisons le terme « éthique ». Or nous avons toujours cru que cela allait de soi, pourtant nous nous retrouvons encore aujourd'hui devant une expression qui nous questionne en raison de sa nature incompréhensible. Bien malin celui qui prétendrait apporter une réponse à ce qu'est l'éthique. Parce que l'éthique échappe à notre compréhension, parce qu'elle semble se cacher derrière une multitude d'oripeaux, il en va de notre « devoir » de réveiller les questions fondamentales, historiques, les questions qui ouvrent l'avenir et fondent le devenir de l'être humain. Si l'éthique nous questionne, c'est bien parce qu'elle est une question. Et quel est le sens de cette question? C'est ce à quoi je tenterai de répondre.

Chacun de nous fait constamment un usage du terme éthique et pense comprendre la signification de ce terme. Si les anciens Grecs se sont butés sans relâche sur la question de l'éthique, pour nous, cette question semble devenue un lieu tellement commun que la question du sens de l'éthique est tombée aujourd'hui dans l'oubli. Autrement dit, l'utilisation abusive de l'éthique fait en sorte que l'éthique, pour paraphraser Aristote à propos de la question de l'être, se dit de multiples manières et, j'ajouterais, se banalise.

L'éthique se confond avec la morale, la déontologie, la justice et la religion dans lesquelles se mêlent principes, normes, règles et lois en plus de la question du bien, du mal et du juste. Ajoutez à cela toutes les éthiques appliquées, il ne reste plus beaucoup d'endroits où l'éthique n'est pas utilisée. En fait, existe-t-il un endroit où l'être humain peut faire l'économie de l'éthique? Il semble de plus en plus évident que la réponse est négative. Pourtant, aujourd'hui, même si l'éthique est partout, on se demande où elle se situe.

Augustin, à qui on demandait ce qu'est le temps, répondait qu'il savait ce qu'est le temps. Mais, si on lui demandait d'explicitier son savoir du temps, il disait ne plus savoir. Il en va de même avec toutes les activités physiques qui exigent un certain équilibre. Prenons l'exemple du vélo. Nous avons presque tous fait l'expérience de se promener en vélo. Toutefois, je mets au défi quiconque d'expliquer le jeu de l'équilibre qui permet de maintenir le vélo sur la route. C'est la même chose avec l'éthique. Je pense que l'être humain sait où se situe l'éthique, mais dès

qu'on lui demande de la situer, il commence à ne plus y voir clair. Comme si parler d'une expérience, au lieu de l'éclairer, cela l'obscurcissait. Au lieu d'y mettre de l'intelligibilité, on y ajoutait de l'ombrage.

La bonne distance

Malgré tout, mon travail vise cet objectif : tenter d'y voir clair. Sauf que ce n'est pas en définissant mieux ce qu'est l'éthique, mais en se demandant ce à quoi elle nous fait penser. Pour répondre à la question où se situe l'éthique, je réponds à l'avance dans la question du sens de l'existence ou de la vie bonne. La question du sens de l'existence devient la question du sens de l'éthique. Ainsi, expérience de l'éthique et sens de l'éthique se rencontrent mutuellement.

Pour qu'un tel jeu de renvoi puisse exister, il faut un écart entre l'expérience et le sens qui cherche à s'accorder à cette expérience. D'une part, si cet écart est trop étendu, il va de soi que l'expression de cette expérience devient impossible. La séparation est telle que le discours ne peut que devenir délirant. D'autre part, si cette distance est trop étroite, si on élimine l'écart, s'installent alors la complaisance et éventuellement un genre de dépression. Il se dit alors des banalités ou encore il ne se dit plus rien. L'un et l'autre cherchent à éviter le conflit. À ce stade, la question soulevée : quel serait le juste écart entre le beaucoup trop et le pas assez? C'est une question de limites, d'équilibre. Et qui dit équilibre, dit faire appel au jugement.

Pour mieux comprendre ce qui est en jeu dans le concept d'équilibre, Hans-Georg Gadamer, utilise l'expérience de la bicyclette à laquelle j'ai fait allusion précédemment. Donc, l'utilisation de la bicyclette exige de l'équilibre, mais pour y parvenir, nous n'avons pas besoin de connaissances ni de concepts, mais seulement d'en faire l'expérience qui se trouve être une expérience sans concept. À cet égard, Kant distingue deux types de jugement : le jugement déterminant et le jugement réfléchissant. Le premier consiste à penser à l'aide de concepts et le second sans l'aide de concepts. Par conséquent, cela signifie que l'écart et l'équilibre entre l'expérience et le sens qui s'en dégage ne se déterminent pas selon un savoir théorique, mais par un savoir pratique. S'il existe une

sagesse pratique, celle-ci offre le jeu de renvoi qui permet l'ajustement entre l'expérience et le sens.

Ceci nous renvoie à l'identité de l'être et de la pensée proposée par Parménide qui sera reprise plus tard par Thomas d'Aquin dans la définition de la vérité comme *adaequatio intellectus ad rem*. On a longtemps cru que cette adéquation était quelque chose de fixe comme dans le langage des mathématiques. Par exemple, deux plus deux font quatre. Sauf que dans l'expérience humaine, il ne faut pas penser cette adéquation sur le modèle des mathématiques, mais selon un modèle herméneutique qui cherche à retrouver et à réveiller le sens de l'expérience dans chacune de ses expressions. Il s'agit donc de faire de l'herméneutique pour y voir plus clair, pour obtenir une meilleure phénoménologie de l'expérience entendue comme question.

À l'aide des énoncés précédents, j'ai montré que l'éthique se cache au cœur de la grande question du sens de l'existence. Et qui se pose cette question? Évidemment, l'être humain, ce qui, dans une anthropologie philosophique, le distingue du monde animal et du divin. Dès lors, l'éthique se trouve dans l'être humain. Mais pas n'importe quel être humain. Seulement dans ceux qui cherchent vraiment le sens de l'existence ou de la vie bonne. Même celui qui croit que l'existence n'a pas de sens, car ce faisant, il accorde un sens à l'existence, certes insensé, mais qui fait sens si l'on croit que l'existence est insensée. Donc, tout être humain se positionne par rapport au sens de l'existence. Mais bien peu répondent à ce souci de manière authentique. La plupart y vont de lieu commun, de banalités, de réponses toutes faites.

C'est justement dans cette manière de penser que l'éthique n'est plus. L'éthique dans sa visée de la vie bonne ne se situe pas dans les réponses, mais dans une recherche de soi. Qui suis-je? Où vais-je? Qu'est-ce que je deviens? À quoi bon vivre? Ces questions sont de vraies questions socratiques dans la mesure où elles sont aporétiques, c'est-à-dire sans réponse. Une vraie question se change en énigme qui tyrannise en raison de son mystère. C'est une question que l'être humain subit comme un inconscient. L'être humain n'est pas tant celui qui questionne que celui qui est questionné par le caractère obscur de sa propre existence. À travers la question de sa finalité, l'être humain tente de sortir de l'ombre et

de rendre son existence plus intelligible. Ainsi, dans le questionnement éthique, c'est de soi dont il s'agit.

À cet égard, la solution du problème ne consiste pas à apporter une réponse comme si cette réponse pouvait apporter son lot de bien-être. Dit autrement, on ne fait pas de l'éthique pour être plus heureux, mais pour plus de liberté, ce qui veut dire pour l'être humain d'exercer encore davantage son jugement. Seul l'exercice du jugement permet à l'être humain de redevenir le sujet de sa vie, de reprendre une position de sujet. S'il y a du bonheur, celui-ci survient seulement de surcroît, après-coup. Il n'est pas une conquête comme nous le laisse croire l'utilitarisme, mais un don de l'existence.

Ainsi, le questionnement éthique n'est surtout pas un geste neutre, car il en va du devenir de l'être humain. Une question éthique, c'est la question de soi. Dans cette question, il faut entendre cette autre question : comment accéder à soi? Puisque l'être humain, selon Augustin, est une question pour lui-même, *quaestio mihi factus sum*, il appert que c'est en posant la question du pourquoi de son existence que l'être humain accède à lui-même. Puisqu'il n'y a pas de réponse préparée à l'avance à cette question, l'être humain accède à lui-même en reconnaissant sa propre ignorance, en reconnaissant qu'il n'est rien ou encore qu'il est toujours en devenir de soi échappant ainsi à l'adéquation et à la jouissance parfaite. La quête de bonheur lui apparaît une quête impossible. Si une pareille chose existe, c'est dans la non-identification à l'objet du désir et de la pensée. S'il y a du bonheur, celui-ci ne découle pas de l'objet trouvé, mais dans le plaisir de sa recherche. Le bien-être n'est pas enfoui dans un trésor caché, mais dans une manière d'être.

Aujourd'hui, on s'ingénie à mettre de l'éthique partout en croyant que nous serons mieux, que la vie sera plus agréable et, voire même, plus heureuse. Pourtant, cette quête de bonheur à tout prix représente le pire ennemi pour l'être humain. Car, ce qui compte, ce n'est pas tant de vivre heureux que d'avoir la liberté d'imaginer et de réaliser sa vie par l'exercice de la créativité. Pour y arriver, il faut une distance pas trop étendue ni trop courte.

Toute cette réflexion nous ramène à notre question de départ, qu'elle est la bonne distance? Cette fameuse distance ne se détermine pas seulement à partir de l'expérience ni à partir du sens qui s'en dégage, mais dans la bonne relation entre les deux. Alors, qu'est-ce qu'une bonne relation?

Un penseur comme Gadamer peut apporter un éclairage sur la définition d'une bonne relation. Dans son livre, *Vérité et méthode*, Gadamer dégage trois manières dont dispose l'être humain pour entrer en dialogue avec autrui. Une première manière qui consiste pour l'être humain à adopter une position d'objectivité envers autrui. La seconde manière demande à se positionner comme un expert qui sait mieux que l'autre qui est cet autre. Enfin, la dernière manière, représente aux yeux de Gadamer ce qu'est d'établir un vrai dialogue dans lequel il y a place à laisser parler l'autre à partir de ce qui cherche à se faire comprendre.

Pour mieux comprendre la nature de ce dialogue, je crois que la parole poétique est tout à fait appropriée. La parole poétique n'est pas une parole qui dit et qui dicte, mais qui laisse parler, qui libère la parole. Il s'agit donc de parler pour faire parler, de raconter pour que l'autre réapproprie la question de son existence. Cette parole poétique, Heidegger l'a réfléchi dans plusieurs de ses textes, dont *L'homme habite en poète*.

La notion d'habitation et la notion d'éthique se comprend mieux lorsqu'on sait que le terme éthique recouvre trois strates de sens. La première strate signifie mœurs, ce que Cicéron a traduit en utilisant le terme latin *mores* qui donnera en français mœurs et morale, indiquant les bonnes conduites à tenir en répondant à la question ce que l'être humain doit faire. Existe aussi une deuxième strate qui signifie la manière d'être. À la lumière de ces énoncés, l'éthique n'a plus la signification d'un faire ou d'un comportement mais d'une attitude. Enfin, la troisième strate indique l'habitation. Cette strate de l'éthique désigne une manière d'être qui laisse advenir les expériences et le sens qui s'en dégage en adoptant des comportements qui sauront favoriser cette manière d'être qui consiste à habiter auprès des choses et des individus. Que veut dire alors habiter en poète

L'acte de soin

Habiter en poète relève de l'éthique au sens de la manière que nous avons d'habiter le monde. Il existe, en grec ancien, un terme qui pourrait nous aider à mieux comprendre l'expression d'habiter en poète. C'est le terme de *phronesis*, que l'on traduit ordinairement par sagesse pratique et aussi par prudence. Mais, comme ce terme est polysémique, il veut aussi dire prendre soin. Dans notre contexte, il signifie prendre soin de la pensée, car *phro* se rattache à *phren* qui désigne le siège de la pensée. Ce terme signifie donc de prendre soin de l'intelligence de l'existence, de la manière que l'être humain se donne de lire et de comprendre la vie. Prendre soin désigne pour l'être humain la prudence dans sa manière d'être. Cela veut dire agir avec délicatesse, avec douceur et avec précaution. C'est ainsi un agir composé de retenue et de recul.

Comme je l'ai mentionné précédemment, l'éthique n'est pas un faire, une fabrication, une action ou encore un geste ponctuel. L'éthique se définit comme un acte de soin, un art de la présence qui devient une activité continue, un accompagnement. Si nous demeurons incertains quant à la manière de s'exercer à la *phronesis* ou à l'acte de soin, prendre son temps en donnant du temps s'avère une stratégie de choix. On ne peut pas prendre soin sans prendre le temps, sans sacrifier du temps, sans perdre du temps ou prendre du temps de manière désintéressée. Cette attention au temps ouvre l'être humain au sens de l'existence. Nous retournons encore une fois à notre point de départ. Un cercle semble s'installer. Mais ce sens, qu'est-il au juste?

Selon Levinas, l'être humain dans son regard implore les autres à la reconnaissance : la reconnaissance que j'existe et que je ne veux pas mourir. Le sens devient le désir de vivre qui ne signifie pas la peur de la mort, mais l'angoisse d'être sans désir. Mais ce désir de vivre entre quelquefois en crise. Et, c'est bien souvent chez la personne aux prises avec la maladie sévère ou chronique qu'apparaît cette crise. La maladie entraîne une rupture biographique qui met à mal la manière dont l'être humain se représente. En ce sens, s'exercer à l'éthique consiste à s'exercer à la souffrance : la souffrance de ne pas savoir qui nous sommes ou ni ce que nous devenons. Ceci nous éloigne encore plus de l'idée que l'éthique nous rapprocherait du bien-être. Dès lors, l'éthique consiste à se tenir

auprès du malade, de la personne en crise, de cet écart où se joue le moment décisif d'une vie : la vie ou la mort, *to be or not to be*, plus précisément ce qui favorise la vie ou ce qui encourage la mort. Alors, à la question où est l'éthique? il est permis de répondre qu'elle se situe dans le désir du sujet qui le porte loin devant lui. C'est en habitant le désir que l'être humain assume son être et qu'il peut se développer d'une manière authentique.

De là, découle le devoir de l'être humain, c'est-à-dire créer des usages, des habitudes, des mœurs qui favorisent cette manière d'être qui vise à habiter le désir, qui sauront rappeler notre devoir à mettre en œuvre le désir de vivre, le désir d'accomplir la part meilleure en l'Homme : son humanité. On peut constater que la finalité des usages et des normes n'est pas de taire l'humanité de l'être humain ou, pire, de tuer cette humanité. Au contraire, elle vise à l'éveiller en lui accordant la parole. Mais, l'acte de parole s'initie pour répondre à une question, pour combler la part d'incompréhensibilité de l'existence provenant de l'écart qui sépare l'expérience de son intelligibilité.

Le goût de l'espace

L'éthique ne se cache pas dans un lieu hors de l'éthique. Curieusement, ce n'est pas l'éthique qui, d'abord, prend place dans un lieu pour s'y tenir, mais c'est seulement à partir de l'éthique elle-même que naît un lieu. Un lieu de rassemblement, comme ici ce matin, où se rassemblent des êtres humains autour d'une même chose, d'une même question. Un lieu où se rencontrent l'expérience et le sens qui donne forme à cette expérience.

L'éthique est un lieu, un espace, mais de quel genre? Invisible? Imprenable? Il s'agit de l'espace au cœur de la condition humaine. C'est l'espace qui s'insère entre ce que l'être humain est et ce qu'il pense devenir, entre le réel et l'idéal, entre l'expérience et le sens qui s'offre à l'être humain. Pourtant, nous parlons de l'être humain et de l'éthique comme si d'un côté il y avait l'être humain et de l'autre côté, l'éthique. Mais l'éthique n'est pas pour l'être humain un vis-à-vis. Il n'est pas un objet extérieur sur lequel il pourrait mettre son attention et repérer.

Se demander où se situe l'éthique? n'est peut-être pas la seule question. Nous devons aussi nous demander où est l'être humain. En ce sens, l'éthique fait apparaître l'être humain dans son essence. Autrement dit, l'être humain devient humain lorsqu'il fait apparaître l'éthique qui, en retour, le fait apparaître dans son être. L'éthique a ainsi le pouvoir de faire apparaître l'être humain à lui-même. Ce n'est pas l'être humain qui fait l'éthique. C'est l'éthique qui fait l'être humain lorsque celle-ci le confronte à son ignorance, à son obscure destinée.

Je disais que l'éthique est un espace. Un espace particulier, soit celui de l'éveil. L'éthique devient une manière de mettre l'être humain en présence de cet espace d'ouverture, de non-pensée, d'éveil. Alors, l'éthique n'est pas une connaissance ni un savoir-faire, mais une expérience de l'éveil. Encore une fois, il s'agit donc d'y voir encore plus clair.

Le pouvoir de la parole

À mon avis, l'expérience du vélo a bien démontré que l'équilibre ou la juste tension était une affaire de jugement. En ce sens, nous pouvons réaffirmer que l'éthique est une affaire de jugement, c'est-à-dire de discernement, qui consiste à départager le bien du mal pour une vie bonne. Les Grecs possèdent un nom pour désigner le discernement : *krisis*. Cette *krisis* est un espace, un vide qui permet le discernement. C'est ce vide qui rend possible la distance critique. Voilà tout un paradoxe. En effet, l'éthique authentique nous ouvre sur les conflits, et les porte à la parole, tandis que l'éthique commune est souvent présentée comme une résolution de conflit de valeur à l'aide de consensus et de compromis. Je crois avoir montré que l'éthique consiste plutôt à habiter l'ouvert, la crise en la mettant sous l'abri et le soin de la parole¹.

L'éthique se situe donc dans la parole. La parole, non pas pour imposer ou prescrire un discours, mais pour mieux écouter et comprendre ce qui se cherche à se dire : ce que nous sommes et ce vers quoi nous tendons sans jamais pourtant y parvenir complètement. Il s'agit de l'appropriation du pouvoir du vivant en l'être humain ou du *conatus* chez Spinoza, c'est-à-dire l'irruption d'une présence. Ce qui, du reste, fait énormément

1. Ici, abri et soin font appel à la notion de protection.

souffrir. Par contre, une souffrance salutaire, car elle atteint l'être humain dans le secret de son être. Parler consiste donc à humaniser cet abîme qui habite l'être humain en découvrant une parole qui contient le pouvoir de prendre soin.

Maintenant, si l'on se demandait par quoi l'éthique est-elle habitée? Elle est habitée par une visée de quelque chose, la vie bonne, un bien indescriptible qui nous échappe, mais qui nous attire aussi en raison de son étrangeté. Étrangeté qui nous dérange, qui nous défait, et qui nous refait, qui modifie notre histoire de vie, notre compréhension et notre interprétation de celle-ci, de sorte que l'on comprend sa vie qu'en l'imaginant autrement (ce qui n'a rien du fantasme, du rêve éveillé), qu'en lui donnant la forme de l'excellence, du divin.

On réalise bien que l'éthique se situe dans une parole fondée sur une expérience de la distance au cœur de la condition humaine. En ce sens, la parole ne sert pas à identifier un objet. La parole n'est pas un instrument de contrôle, ni un instrument de communication. La parole sert à dire que quelque chose nous parle et nous inquiète, quelque chose qui ne peut pas se dire malgré toute la richesse de notre langue. La parole devient le lieu d'un sujet qui tente d'énoncer la singularité de son expérience. Il s'agit d'une parole pour faire apparaître le bien, pour le mettre à découvert. Donc, ce n'est pas une parole qui se contente de parler du bien, mais qui met en œuvre le bien. Ce n'est qu'à cette condition que l'éthique et sa visée du bien viennent habiter la parole. Il y a seulement de vie bonne que de vie qui habite la parole, parole qui fait apparaître cette vie bonne dans son caractère transcendantal.

C'est pourquoi il s'agit de prendre soin du langage pour que celui-ci redevienne poésie, « un laisser apparaître ». Ici, la poésie n'a rien de la littérature. La poésie est un faire habiter². Elle aide les hommes à habiter le monde.

Prendre soin du langage ne signifie pas parler correctement, par exemple, dans un beau et un bon français. Cela signifie plutôt être attentif à ce qui

2. Martin Heidegger, « ...L'homme habite en poète... » dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.

cherche à se dire dans le langage. Ainsi, l'être humain habite en poète en mesurant. Heidegger dit : « Être poète, c'est mesurer »³. La poésie mesure toute l'étendue de l'entre-deux. L'homme se mesure à une question, question qui l'ouvre sur le tout de l'existence, ce qui en fait une question métaphysique. Et qui dit mesure, dit norme, terme emprunté au latin *norma* qui signifie « équerre » et qui est emprunté au grec *gnômon* qui signifie à son tour « connaître », « interpréter », « ce qui sert de régulateur », donc ce qui permet de discerner, de juger et de décider. Normer, c'est établir une mesure et une ligne de conduite.

C'est la raison pour laquelle nous avons besoin de normes. Non pas pour dire quoi faire, mais pour rappeler à l'être humain que quelque chose cherche à passer à travers les normes. Les normes, comme une image, cherchent à faire voir l'invisible, l'inconnu. Cela nous éloigne de l'éthique qui offrirait un savoir indiscutable.

Nous pourrions aussi demander où se tait l'éthique. Nous pourrions alors répondre qu'elle se tait devant les normes, les règles. Alors, l'éthique doit refaire parler les normes, les règles en faisant un travail d'interprétation qui consiste à faire advenir leur originalité, leur finalité, les questions à quoi elles tentent de répondre. Sinon, l'éthique, comme les normes et les règles, tue l'être humain. Au lieu d'être un lieu d'expression, elle devient un lieu d'enfouissement. Au lieu d'être un lieu de vérité, elle se transforme en lieu de mensonge. En se faisant prescriptive, l'éthique tait et tue à l'intérieur de l'être humain le questionnement, l'ignorance qui l'habite et l'angoisse de ne pas savoir.

Le travail de la pensée

La question : où est l'éthique? implique la recherche, le désir de la trouver. Dans ce désir, c'est notre être qui est réclamé. On désire parce qu'on se souvient d'une chose telle que l'éthique. Où est l'éthique? Dans la souvenance. Heidegger nous rappelle que penser, c'est se souvenir que quelque chose pense en nous.

3. *Ibid.*, p. 235.

Dès lors, l'éthique, c'est ce qui donne à penser. Et, ici, penser signifie se tenir au milieu d'une chose. Pourtant, lorsqu'on pense à l'éthique, celle-ci se retire. Penser l'éthique, c'est la faire apparaître dans son propre retrait, ce qui ne ressemble en rien à une démonstration. Heidegger nous rappelle que : « Ce qu'il faut penser se détourne de l'homme : il se dérobe à lui, se retenant et se réservant »⁴. En ce sens, l'éthique advient dans le retrait. « Nous sommes, en tant que nous indiquons ce qui se dérobe »⁵.

Lorsque l'être humain habite l'expérience, les règles de l'éthique deviennent complètement inutiles, et je dirais même impossibles. La foi dans les normes existe uniquement dans l'état d'ignorance. Les mécanismes imaginaires de la foi en l'éthique s'arrêtent avec l'éveil. Les normes sont remplacées par l'expérience directe de l'éveil infini. La séparation entre ce qui est et ce qui pourrait devenir, entre l'infini et le fini, est infini. Il est donc difficile de créer un passage entre le fini et l'infini, entre l'expérience de l'éveil et son expression dans des formes finies. L'unique manière de réconcilier ces opposés extrêmes est de « voir » que le fini est la vibration de l'infini dans l'éveil.

La pensée sert à exprimer cette expérience, cette vision. Elle ne peut pas se substituer à cette expérience. Penser à l'éthique n'est pas l'éthique. L'éthique commune existe, car elle maintient la pensée dans l'imaginaire. C'est par manque d'expérience ou d'éveil que les êtres humains adhèrent au contenu de leur pensée au lieu d'établir une distance critique.

S'il existe une prescription, c'est bien celle-ci : faire attention à l'éthique. Comme un *pharmakon*, elle est à la fois un poison et un remède. Cette prescription n'indique pas une chose à faire, mais une manière d'être qui se résume à prendre soin en cultivant l'éveil, la distance au cœur de la condition humaine. C'est la raison pour laquelle il faut faire un usage modéré de l'éthique en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas s'abuser soi-même. Si la sagesse repose dans le soin que l'être humain donne à soi, à autrui et à l'ensemble de la collectivité, elle repose aussi dans le soin de l'éthique. Comme le remarque Heidegger : « Montrer de l'intérêt pour la philosophie ne témoigne nullement que l'on soit préparé

4. Heidegger, Ce que veut dire penser, dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 158.

5. *Ibid.*, p. 159.

à penser. Même le fait que, depuis de longues années, nous soyons ardents à étudier les traités et écrits des grands penseurs ne garantit pas que nous pensions ni que nous soyons seulement prêts à apprendre à penser. S'occuper de philosophie peut au contraire, de la façon la plus tenace, entretenir l'illusion que nous pensons »⁶.

On peut en déduire que la meilleure manière d'être, c'est d'habiter en prenant soin : en cultivant ce qui se montre très peu, sauf à ceux qui savent attendre et accueillir le moment. Alors prendre soin devient ménager, entourer d'une protection en séjournant auprès⁷ de ce qui nous préoccupe. Cela implique que l'éthique est inutile pour l'être humain si celui-ci au départ ne se soucie pas de son être, s'il persiste à dormir et à agir comme si de rien n'était.

Conclusion

Je ne voudrais pas terminer sans reprendre l'image du vélo. L'éthique et le sport partagent la même visée, soit vaincre ce qui résiste à l'être humain, c'est-à-dire la distance qui le sépare du bien-être comme de la victoire. Paradoxalement, c'est en habitant le conflit, en acceptant sa condition de combattant en déséquilibre que l'être humain réussit à surmonter les mensonges et les illusions de la jouissance.

L'éthique vise la vie bonne. Cette vie bonne, même si c'est l'être humain qui la vise, c'est la vie bonne qui vient à l'homme. Un effort maximal, mais sans aucune tension. Voilà l'équilibre. Se détacher du but tout en poursuivant ce but. Dans ce jeu de cache-cache, de va-et-vient, se fait l'expérience de l'étonnement, de la surprise. La surprise que quelque chose apparaisse sans qu'on s'y attende. Sans anticipation. La vie bonne se saisit affectivement et en toute passivité. Le sens de la vie bonne ou de l'éthique n'est pas l'objet de l'entendement, mais de la sensibilité. Je répète à nouveau que l'éthique n'est pas un faire, mais une manière de recevoir le monde. L'éthique est la pratique du laisser advenir sans l'aide de concept, ce qui en fait une esthétique : l'art de recevoir.

6. *Ibid.*, p. 154.

7. Martin Heidegger, « Bâtir, habiter, penser » dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.

De là, notre impuissance à vivre l'éthique provient d'un excès à vouloir, principalement vouloir tout contrôler. Excès exacerbé à son tour par une société utilitariste et technicienne. L'éthique ne se situe pas dans un objet quelconque ni dans un sujet particulier, mais dans une juste relation. L'éthique est ainsi une affaire de relation, et plus précisément, de non-identification, car si la vie bonne se cache c'est aussi parce qu'elle se perd dans l'objet de la pensée, dans l'objet du désir. Par conséquent, l'être humain s'exerce à l'éthique pour maintenir ouverte la distance qui sépare le sujet de l'objet de sa pensée.

La vie bonne ne consiste pas dans l'atteinte d'objectif, mais dans la liberté. C'est la distance qui permet à l'être humain de témoigner, de parler, de raconter, de mettre du sens sur ce qui, peut-être, n'en possède pas, mais qui est combien nécessaire pour « s'amuser » de ce qui se joue de nous en disparaissant à tout moment, au moment où l'on pense y être arrivé définitivement. C'est toute la tragédie de l'existence qui se joue ici : toujours recommencer à mettre du sens sur une expérience qui nous échappe de toute part. Toujours recommencer à nier en proposant quelque chose d'autre que l'on pense être meilleur.

Pour conclure, disons que c'est l'éthique qui trouve l'être humain et qui l'habite. Par conséquent, l'être humain ne trouve l'éthique que lorsqu'il la comprend comme un appel, lorsqu'il se laisse saisir par une protestation. Être saisi par un appel, qui prend souvent la forme d'une protestation, c'est le commencement de tous les commencements possibles.



Dies ist ein WWF-Dokument und kann nicht ausgedruckt werden!

Das WWF-Format ist ein PDF, das man nicht ausdrucken kann. So einfach können unnötige Ausdrücke von Dokumenten vermieden, die Umwelt entlastet und Bäume gerettet werden. Mit Ihrer Hilfe. Bestimmen Sie selbst, was nicht ausgedruckt werden soll, und speichern Sie es im WWF-Format. saveaswwf.com

This is a WWF document and cannot be printed!

The WWF format is a PDF that cannot be printed. It's a simple way to avoid unnecessary printing. So here's your chance to save trees and help the environment. Decide for yourself which documents don't need printing – and save them as WWF. saveaswwf.com

Este documento es un WWF y no se puede imprimir.

Un archivo WWF es un PDF que no se puede imprimir. De esta sencilla manera, se evita la impresión innecesaria de documentos, lo que beneficia al medio ambiente. Salvar árboles está en tus manos. Decide por ti mismo qué documentos no precisan ser impresos y guárdalos en formato WWF. saveaswwf.com

Ceci est un document WWF qui ne peut pas être imprimé!

Le format WWF est un PDF non imprimable. L'idée est de prévenir très simplement le gâchis de papier afin de préserver l'environnement et de sauver des arbres. Grâce à votre aide. Définissez vous-même ce qui n'a pas besoin d'être imprimé et sauvegardez ces documents au format WWF. saveaswwf.com



SAVE AS WWF, SAVE A TREE